

## Chapitre IV - De la soie au charbon : une province industrielle

Patrick Cabanel

DANS **HISTOIRE DES CÉVENNES (2016)**, PAGES 63 À 81

# ARTICLE

---

Est-il oiseux de penser à Max Weber et à *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, en considérant les Cévennes comme une des provinces méconnues de l'aventure industrielle à la française ? Ou faut-il revenir, plus charnellement, à la complexion même du paysage cévenol, industriel par essence : ce sol artificiel, littéralement construit sur la pente et le vide, comme les Hollandais le faisaient au même moment sur la mer, aurait-il habitué les esprits à résoudre l'équation même du premier capitalisme, le profit maximal à partir de la consommation minimale d'un espace trop coûteux, trop fragile, jusqu'à ébaucher une agriculture hors sol avant la lettre, doublement aérienne, à partir des mûriers et des magnaneries, et toute destinée à l'exportation ? La réflexion des historiens sur l'industrialisation à la française peut utilement passer par les Cévennes, longtemps province industrielle plutôt qu'industrielle.

1

### I. – L'ÉCONOMIE CÉVENOLE TRADITIONNELLE : L'ARBRE À PAIN

---

Inutile, ici, de décrire ce que l'économie cévenole eut de banalement traditionnel : une polyculture vivrière de stricte subsistance, autour des jardins, de l'élevage et des céréales. Moutons, chèvres, cochons, volatiles, abeilles se retrouvent à l'identique dans bien d'autres terroirs d'avant la révolution agricole. Le géographe René Lamorisse (1975), dans un livre précis, a reconstitué la composition et le budget d'exploitations moyennes représentatives des divers terroirs, en fonction de

2

l'altitude et de l'époque. Augustine Rouvière, dans ses souvenirs (1977) ou l'ethnologue Jean-Noël Pelen donnent également à voir les heures et les jours des Cévennes paysannes dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Seule, sans doute, dans ce tableau classique, la transhumance introduit le beau désordre de ses troupeaux montant et descendant, et suspendus pour deux à trois mois aux plus hautes pentes : antique, mais vitale, spéculation sur le cheptel des uns et les espaces des autres. Ces derniers n'ont cessé de se rétracter, se résumant aujourd'hui à une partie des monts Aigoual et Lozère ; à l'époque moderne, chaque paroisse de la montagne, chaque hameau même, accueillait son troupeau, auquel les paysans mêlaient leurs propres bêtes. Les chiffres étaient minutieusement fixés, en fonction des capacités du terroir et des cotes de capitation : le village de Bougès, dans la montagne du même nom, les avait arrêtés à 755 pour le troupeau sédentaire, à 1 510 au total pour l'été (compoix de 1582). Les plus pauvres introduisent frauduleusement du bétail transhumant sur les terres communes, ce qui entraîne des querelles avec les communautés, comme à Barre-des-Cévennes en 1727. Outre les profits liés à la location des terres, la transhumance permet surtout de les fumer, les troupeaux passant la nuit sur les propriétés, à tour de rôle (ce sont les *pargades*, héréditaires et vendables). Cette transhumance était d'une telle importance économique que les autorités durent faire convoier les troupeaux par des soldats, au pire moment de la guerre des camisards, à l'été 1703 : on estime qu'alors 100 000 brebis empruntaient la draille passant par la Cam de l'Hospitalet et Florac.

Poumon provisoire de belle saison, la transhumance ; poumon de tout temps et tous siècles, la châtaigneraie, élément majeur du paysage cévenol. Arbre à pain, « pain de bois » : le châtaignier a nourri pendant des siècles les Cévenols et leurs animaux, avec une telle constance (sauf au cours d'hivers trop rigoureux, comme en 1709) que le pays passait pour une terre de cocagne aux yeux de migrants venus d'Auvergne. Si la valeur énergétique des châtaignes est médiocre, le fruit n'en était pas moins la base des repas. Il présente surtout l'inestimable avantage de pouvoir être séché et conservé des mois durant : la châtaigne blanche, dont on a vu la présence dans les censives médiévales, est appelée *bajone* en occitan (d'où le nom du plat « national », le *bajanat*, bouillon de châtaignes, délicieusement sucré, à consommer accompagné d'une cuillerée de vin ou de lait). Dépouillée de son écorce et de sa peau, d'où sa blancheur, dure comme un caillou avant de gonfler dans son bouillon de cuisson, la *bajone* est plus forte que la putréfaction : ce fruit d'automne est une victoire de la vie conservée jusqu'à la jonction des récoltes s'il le faut. Sa fabrication se lit encore à livre ouvert dans le paysage : ce sont ces milliers de *clèdes* (claires) qui mitent de leurs petits cubes de schiste la châtaigneraie et que Parmentier prétend avoir été inventées dans les Cévennes (*Traité de la châtaigne*, 1780). Le bâtiment est fait de deux étages séparés par un plancher disjoint (la claie) : les châtaignes étalées sur le plancher, on allume au-dessous un feu de bois, destiné à se consumer lentement. Novembre, ainsi, fumait de ces foyers que l'on allait entretenir dans les versants. Sèches, les châtaignes devaient encore être débarrassées de leurs peaux : c'est le

*décorticage* ou *pisage*. Il se pratiquait à l'aide de chaussures ou masses cloutées, ou de sacs tenus par deux hommes et battus sur un billot de bois, avant que ne soit mise au point, dans les années 1930, une machine à piser. Arbre de toutes les ressources (il a pu être de surcroît complanté avec du seigle), le châtaignier est précieux pour son bois, inaccessible à la vermine et imputrescible : les charpentes sont faites de châtaignier, tout comme les ruches creusées dans les troncs et couvertes d'une *lauze* de schiste, qui n'ont été que récemment remplacées par les modernes ruches « à cadres ». Bois et pierre : maisons dans la châtaigneraie, châtaignier dans la maison, c'est une des raisons de la profonde cohérence du paysage des Cévennes, au-dedans comme au-dehors.

Ce n'est qu'à l'époque moderne que les Cévennes sont devenues une châtaigneraie : c'est-à-dire une zone de monoculture, dont Emmanuel Le Roy Ladurie (1966) a noté qu'elle constitue, dans le Languedoc du XVI<sup>e</sup> siècle, « la seule région où la prépotence [des emblavures], ailleurs universelle, est mise en échec ». Quatre-vingt-dix pour cent des châtaigneraies y sont concentrées dans 43 paroisses groupées d'Alès au Vigan : elles représentent 521 unités de compoix contre 151 seulement pour les grains : c'est ce que révèlent en 1552-1558 les registres des arpenteurs nîmois venus mesurer les surfaces pour évaluer les revenus cadastraux. Ils signalent souvent la présence de *plantades* de jeunes arbres encore non productifs : un paysage est en train de naître, ce qu'attestent les lieux-dits *Plantades*. Les densités de population deviennent alors aussi fortes qu'en plaine : le châtaignier retient et nourrit l'homme. Les dernières grandes plantations ont lieu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au-dessus de Saint-Germain-de-Calberte comme à proximité de Saint-Jean-du-Gard, dont plusieurs agriculteurs sont récompensés dans le cadre du Comice agricole d'Alès, en 1854, pour avoir planté en quelques années des centaines d'arbres. Les matrices cadastrales des Cévennes lozériennes révèlent que la châtaigneraie occupe, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, 32,50 % de l'espace (pour une production de 54 000 hl évaluée à 609 999 F en 1851), contre 6,32 % pour les terres labourables et 3,56 % pour les prairies, le reste se composant de pâtures et terres vaines (surtout), et de bois. Le terroir du Collet-de-Dèze, pour 82 %, est en châtaigneraie, 72 % à Saint-Martin-de-Boubaux, etc. Au total, en 1862, la châtaigneraie cévenole (Ardèche, Gard, Lozère, Hérault) couvre 142 000 ha (un gros quart des surfaces françaises), loin devant les 29 000 ha de la Castagniccia corse (la même superficie qu'en Lozère), mais loin derrière le bloc Aveyron-Lot-Corrèze-Dordogne-Haute-Vienne, qui couvre près de 266 000 ha. Curieusement, Corse et Cévennes semblent plus connues comme châtaigneraies que le Périgord ou le Limousin : peut-être parce que l'arbre occupe une place centrale dans leur identité, en raison du rôle de refuge nourricier qu'il a joué dans leur histoire, au temps des camisards comme de Pascal Paoli. *La Cévenole*, l'hymne protestant (1885), ne manque pas de saluer « les vieux châtaigniers aux bois tordus ».

La récolte des châtaignes requérait une main-d'œuvre abondante que la nombreuse population cévenole ne parvenait pas à fournir. On faisait appel à des migrants saisonniers, venus pour partie des gorges du Tarn et de la Margeride. Des foires spécialisées, les « loues », étaient organisées à Barre-des-Cévennes et surtout au col des Aires, près de Saint-Germain-de-Calberte, un gîte d'étape sur la grande draille. Les migrants s'y louaient au cours de trois dimanches successifs, à compter de la fin du mois de septembre ; porteurs d'un signe distinctif selon la tradition (à tout le moins un paquet de leur linge), ils dansaient sous des châtaigniers centenaires au sein d'une foule considérable avant de rejoindre leurs maîtres pour deux ou trois mois de travail pénible, le corps sans cesse penché en avant, dans la pluie puis le froid. Dans l'autre sens, les éleveurs cévenols de vers à soie gagnaient le Bas-Languedoc et la Provence : le prophétisme aurait été introduit en Gévaudan en 1701, par Étienne Gout (Bassurels), revenant de la saison des vers à soie dans le Languedoc. Au début de l'Empire, le préfet de Lozère signale que 1 400 originaires de l'arrondissement de Florac s'en vont dans le Midi, de mars à juillet, pour divers travaux, dont l'éducation des vers à soie. Son collègue du Gard écrit en 1811 : « Du 20 avril au 15 mai on voit descendre chaque année de la partie des Cévennes comprise dans les arrondissements d'Alais et du Vigan des montagnards qui, sous le nom de magnaniers, se répandent dans la plaine pour diriger l'éducation des vers à soie. »

## II. – DES MÛRIERS AUX FILATURES : ITINÉRAIRES DE SOIE

---

Seul, en effet, un autre arbre, aussi râblé qu'est puissant son aîné, a pu disputer les Cévennes à la nappe castanéicole : le mûrier. Mais alors que le châtaignier est l'arbre de vie, le mûrier est l'arbre du profit, dont les feuilles portent l'invention du capitalisme. Son histoire en Cévennes est ancienne, mais il faut ici encore attendre l'époque moderne pour le voir conquérir le pays<sup>[1]</sup>. On cite souvent ce texte de 1296 où un habitant d'Anduze est qualifié de *trahenderius*, tireur de soie. En 1340, un marchand de Lucques installé à Alès engage cinq trahandiers pour qu'ils tirent à son domicile des cocons achetés par ses soins ; dans les années 1360, un marchand d'Anduze vend à des éleveurs de Mialet et Saint-Jean-du-Gard de la *semen manhacomun*, de la « semence de magnan », avant de racheter les cocons. En 1561, un habitant d'Avèze possède un atelier pour tirer la soie, avec quatre fours pour chauffer l'eau des bassines. Mais il ne s'agit encore que d'un arbre d'appoint, et de décoration, planté dans les jardins, sur les places ou le long des grands chemins. Il n'en va guère autrement même après que deux grands personnages se sont passionnés pour le mûrier : le Vivarois Olivier de Serres en personne, auteur en 1599 d'un mémoire sur *La Cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font* (devenu un chapitre du *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, 1600), et son contemporain, le pépiniériste nîmois Traucat, qui aurait fait planter quatre millions de mûriers en Provence et Languedoc.

Il faut à la vérité attendre l'hiver de 1709, qui dévaste la châtaigneraie, pour voir les Cévennes passer massivement au mûrier, dont le rendement, bien plus rapide que celui du châtaignier, autorise l'espoir d'un prompt rétablissement économique. L'Alésien Boissier de Sauvages accompagne le mouvement en publiant en 1763 ses *Mémoires sur l'éducation des vers à soie, avec un traité de la culture des mûriers et sur l'origine du miel* (réédité en 1788). Il s'agit du mûrier blanc, dont les fruits ne sont pas comestibles par l'homme, mais dont la feuille constitue l'aliment unique des vers à soie. L'arbre conquiert les terrasses et les prés, dans ce qui ressemble un peu à une fièvre de l'or : « La culture des mûriers est le Pérou des Cévennes », déclare un document conservé aux Archives départementales de l'Hérault. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, des arbres sont plantés par centaines de milliers sur le versant méditerranéen ; le versant océanique, trop froid et trop élevé, y compris, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, pour le châtaignier, connaît alors un irrémédiable retard de développement. Certaines communes deviennent des vergers à mûriers : ces derniers couvrent 71 ha à Saumane (Gard), contre 5,5 de terres labourables ; 186 à Saint-Étienne-Vallée-Française contre 42, etc., leur taxation étant par ailleurs très supérieure. La production atteint au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'apogée, des chiffres impressionnants : l'arrondissement du Vigan produisait annuellement près de 1 million de kilogrammes de cocons, celui d'Alès en a fourni, en 1841, 6,2 millions, représentant 518 t de soie, le quart environ de la production française. Michelet, fasciné, montre, « sous les sombres arcades des mas cévenols, les jeunes filles fil[ant] de l'or ».

La catastrophe, pourtant, s'abat sur les vallées de la soie : la *pébrine*, une épidémie foudroyante, très contagieuse, apparue dans le Vaucluse en 1845, ravage les élevages au début des années 1850. On importe d'abord des graines d'Espagne et d'Italie. Il faut ensuite aller chercher beaucoup plus loin des graines non contaminées : des propriétaires aisés du Gard, de la Lozère ou de l'Ardèche s'en vont en Bulgarie, Syrie, Anatolie, Caucase, en dépit du manque de sécurité de ces régions, avant de gagner le Japon : c'est une spéculation risquée mais prometteuse, comme le montre la correspondance de l'un d'eux<sup>[2]</sup>. Mille cartons de graines venues de Yokohama sont vendus aux enchères à Aubenas, en 1866. À la demande de l'Alésien Jean-Baptiste Dumas et du ministère de l'Agriculture, Pasteur effectue trois séjours à Alès pour étudier et combattre la maladie, et y parvient à la fin de 1869 en préconisant la sélection du grainage. La sériciculture cévenole est sauvée, provisoirement.

## 1. L'ÉDUCATION DES VERS À SOIE.

Le paysage cévenol s'est transformé à nouveau sous le coup de la fièvre soyeuse : les hameaux se doublent de grands bâtiments rectangulaires, anormalement élevés (trois étages) et striés de petites fenêtres, avec des toits surmontés de nombreuses cheminées<sup>[3]</sup>. Ce sont les *magnaneries*, destinées à accueillir au mois de mai les vers à soie, lorsqu'ils exigent une chaleur régulière (22 °C environ), et la plus exacte tranquillité. Le ver à soie (*Bombyx mori*) est appelé en occitan *magnan*, le « mangeur »

(occitan *maniar*, « manger »), l'animal se montrant vorace dans son dernier âge. Parfois comparé à l'abeille, le ver à soie passe pour le seul animal presque irréversiblement domestiqué : fragile à l'extrême, il est complètement soumis aux soins des femmes, autre particularité forte de cette économie cévenole, que le principal appoint de numéraire soit dû à une activité féminine. Les femmes portent sur elles, près des seins ou des cuisses, le petit sac des *graines* (les œufs) lors de l'incubation : geste étonnant qui ressemble à une maternité dont les hommes, comme de la vraie, sont exclus. Les rêveries sur la gestation des vers à soie et sur l'odeur douceâtre des cocons, dans un univers puissamment féminin, ont marqué l'imaginaire<sup>[4]</sup>. Après son éclosion, le ver connaît une suite de mues, au cours desquelles son appétit ne cesse de croître. À la dernière, il se redresse et monte sur un support qui lui a été préparé, en général des tiges de bruyère : il tisse alors un fil continu qui s'épaissit pour devenir le cocon. Les cocons sont ramassés et immédiatement apportés à la filature par les hommes qui n'interviennent qu'à ce point, un peu comme ils vont déclarer une naissance à la mairie : moment de fête pour toute la maisonnée, et de la principale entrée d'argent, qui permet de régler dettes et impôts, d'améliorer le quotidien et de faire divers gros achats. L'argent circule alors jusqu'au tréfonds des vallées, comme le montrent divers livres de raison du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble de ces opérations, harassantes et délicates (il faut entourer de silence les vers au moment du tissage du cocon), compose « l'éducation du ver à soie », belle expression pour dire la spécificité de cette agriculture spéculative, qui tient toute à ce miracle souvent décrit d'une chenille disgracieuse, vorace, puante et fragile, mais tirant d'elle-même, et de son activité têtue, le fil de soie, alchimie familière et magique entre toutes. Charles Teissier Du Cros, fils de filateurs cévenols, a assez exactement résumé ce miracle – et l'orgueil qu'il inspire : « Cette » agriculture en chambre « exige la propreté des maisons et donne une sorte de distinction naturelle aux habitants. [...] Il semble que le pays [...], avec ses champs surélevés, presque artificiels, ses cultures plus nourries de soleil que d'humus [...], enlisse moins lourdement les hommes dans la matière que tant d'autres glèbes trop grasses ; mais plutôt qu'il les affine et les oblige, en quelque sorte, à s'intéresser plus aux choses du ciel qu'à celles de la terre<sup>[5]</sup>. »

La soie grège, obtenue par chauffage des cocons dans une bassine, a longtemps été vendue aux soyeux lyonnais, les véritables maîtres du marché cévenol, qui se chargeaient de la commercialiser sous forme de produits finis et d'étoffes. Jean-Paul Chabrol (1994) a minutieusement décrit ce négoce, à l'aide d'une correspondance familiale contenant plusieurs centaines de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des notables locaux (tels les Parlier de Barre) se font les commissionnaires de puissantes maisons installées à Nîmes et Lyon, et qui comptent parfois des Cévenols parmi leurs dirigeants ou leurs employés, tels les Delon (Saint-André-de-Valborgne), à la tête de deux sociétés lyonnaise et parisienne, ou les Rodier (Florac-Lyon), cousins des célèbres banquiers suisses, les Delessert. Ils s'engagent à leur livrer les balles de cocons, eux-mêmes envoyant des hommes de confiance les acheter aux paysans. Une

spéculation risquée, mais intéressante, consiste aussi à acheter pour revendre immédiatement aux grandes foires de Beaucaire (21-28 juillet) et d'Alès (24-26 août) où les soyeux viennent aussi s'approvisionner. La soie, l'argent, les hommes circulent sur cet itinéraire du profit. Le piège tient dans la dépendance à l'égard de Lyon, plus que de Nîmes, dont la région constitue l'arrière-pays lointain : il s'aggrave surtout dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les soyeux lyonnais donnent la préférence à la soie venue d'Extrême-Orient, une région du monde avec laquelle la capitale rhodanienne a des liens puissants.

## 2. LE TEMPS DES FILATURES.

La soie a été également façonnée sur place, alimentant un premier essor industriel dans le chapelet des villes du piémont cévenol, d'Alès à Ganges : dans cette dernière et son bassin, 36 fabricants contrôlent en 1788 pas moins de 4 000 métiers ; cinq ans auparavant, l'un d'eux a établi un comptoir de vente à Saint-Pétersbourg. La bonneterie, spécialisée dans les bas de soie, vise en effet les marchés extérieurs : Russie, Allemagne, Portugal, Espagne et colonies d'Amérique. Elle sait utiliser, pour sa conquête des marchés, un réseau de Cévenols passés au grand commerce, en relation ou non avec le Refuge, et présents à Lyon, Paris, Londres, Gênes, Genève, Cadix, voire Salonique ou Saint-Domingue, tels les Pourtalès et Delon (Lasalle), les Lapière et Roussy (Le Vigan), les Fornier et Rocher (Alès), les Greffulhe (Sauve), les Boissier (Anduze), etc.<sup>[6]</sup>. Le XIX<sup>e</sup> siècle assiste à un changement d'échelle : des progrès techniques décisifs sont réalisés, dont la mise au point par Gensoul du chauffage à la vapeur des bassines (à la place des brasiers primitifs), qui équipe une première filature à Saint-Jean-du-Gard en 1819, avant de se diffuser en Piémont et Lombardie. Selon un processus classique dans le passage de la proto-industrialisation à l'ère des usines, l'invention conduit à une concentration dans des bâtiments de plus grande taille, spécialement élevés à l'effet d'abriter machines et ouvrières, et installés désormais dans les fonds de vallées, à proximité des indispensables cours d'eau. C'est le temps des filatures : 8 usines à Lasalle en 1841, 19 à Saint-Jean-du-Gard, 21 à Anduze, etc. Les établissements alésiens (une quarantaine) emploient 60 hommes et près de 1 300 ouvrières en 1848 ; Saint-Jean-du-Gard, en 1856, compte 1 240 ouvrières et 150 hommes, près du tiers d'une population de 4 450 personnes.

Des bâtiments, dont on redécouvre depuis peu l'étrange grâce, incongrue dans des vals perdus, viennent s'égrener le long des torrents<sup>[7]</sup>. Ils sont caractérisés par l'alignement de hautes baies vitrées, destinées à éclairer les ateliers, parfois par un escalier monumental d'entrée à double révolution. Ainsi Maison Rouge, à Saint-Jean-du-Gard, édifiée en 1838, avec son vaisseau de 49 m de long, 10 de large, 5,6 de haut, et une façade ornée de corniches, bandeaux et pilastres, destinée à abriter 100 bassines. Les dimensions sont presque identiques à la filature du Mazel (Notre-Dame-de-la-Rouvière, Gard), édifiée en 1845. On trouve aussi des bâtisses beaucoup

plus modestes, comme à Saint-Martin-de-Boubaux ou Sainte-Croix-Vallée-Française. Les ouvrières viennent de la ville mais aussi des hameaux de la montagne, par les chemins des fileuses : ce sont de très jeunes filles désireuses de se constituer une dot, à partir de salaires très bas tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle (1,50 F par jour). Le congrès régional des fileuses, tenu à Alès en mars 1908, dénonce les « véritables bagnes féminins » qu'auraient été les premières filatures. Décrites comme soumises, les fileuses sont prises en fait dans un système puissamment paternaliste : le patron est un enfant du pays, et des adresses le félicitent pour n'avoir pas fermé ses usines (Boudon à Saint-Jean-du-Gard, 1892) ou avoir pris la suite de son père (Lafont à Saint-Étienne-Vallée-Française, 1921). Ces jeunes filles ont néanmoins trouvé l'audace de mener des grèves, comme en 1879 à Saint-Ambroix (Gard) et surtout en 1906 à Ganges, entraînant la constitution d'un syndicat de fileuses. Les filateurs ont également attiré un personnel italien, réputé plus soumis. Il y a là tout un pan de mémoire ouvrière féminine, redécouvert depuis peu. L'historien, pour sa part, ne peut manquer d'être frappé par le puissant équilibre, paysager, architectural, économique et humain, qu'ont construit l'eau, la pierre et la soie : bel exemple d'industrie à la campagne, quasiment à la montagne, comme un autre Jura, autour de l'arbre d'or.

### III. – L'AUTRE AVENTURE INDUSTRIELLE : LE CHARBON

---

L'exploitation des filons métallifères est très ancienne en Cévennes, on l'a vu pour la terre d'Hierle. Vers 1230, l'abbé de Cendras affecte à l'infirmerie de son monastère une rente sur le cens de ses mines de « terre noire » du Montaud ; son successeur, en 1552, vit toujours en partie de sa houille affermée à un marchand d'Alès. La relative fréquence des toponymes cévenols se rapportant à l'extraction et à la forge est un assez bon indice de la richesse du sous-sol. Pendant quelques siècles, les veines de charbon, qui affleurent à la surface, sont exploitées sporadiquement par les propriétaires des terrains, dont certains nobles, comme à Portes (Gard). Beaucoup de travaux se font sans autorisation. L'ingénieur Antoine de Gensanne les a décrits pour les vallées du Gardon et du Galeizon, au nord d'Alès : « Toute la côte [...] est entrecoupée de veines de charbon de terre que nous soupçonnons aboutir à des maîtresses veines vers le centre de la montagne. On a fait sur ces veines superficielles un grand nombre d'ouvertures sans règles et sans ménagement. Les ouvriers commencent par faire une ouverture comme un trou de renard et en tirent tout le charbon qu'ils peuvent en tirer jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau ; alors, ils abandonnent ce travail et vont percer un autre trou à quelques toises de distance du premier, et y font le même manège, sans faire attention qu'on trouve rarement du bon charbon sans eau<sup>[8]</sup>. » Les conditions se mettent en place pour un changement radical dans l'exploitation : en 1773, le Normand Pierre-François de Tubeuf obtient du roi la concession exclusive pour l'ensemble du bassin. Il applique de nouvelles techniques d'exploitation et fait creuser en 1776, à Rochebelle (Alès), le premier puits



destiné à l'aération. Les origines de la future Compagnie des mines, forges et fonderies d'Alais (1828) sont posées. En 1781, l'exploitation moderne des mines de plomb argentifère de Vialas (Lozère), d'abord liée à la concession de Villefort, débute : elle occupe quelques dizaines d'ouvriers au XIX<sup>e</sup> siècle, avec une belle période autour de 1870. Partout, des gisements connus et exploités dès le XVIII<sup>e</sup> siècle sont repris à nouveaux frais : ainsi du cuivre, du plomb, de l'antimoine, de la pyrite de fer. À l'ouest du Gard, c'est le zinc qui s'impose. L'ouverture, en 1896, de la voie ferrée du Vigan à Tournemire (Aveyron) offre des débouchés. Une pléiade d'exploitations souvent polymétalliques marque le paysage de ces confins, avant que tout ne s'interrompe dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

L'aventure industrielle du charbon commence, elle, avec la réorganisation des concessions en 1805 et 1810 (code minier), qui les rend perpétuelles et transmissibles. Elle va changer le visage d'Alès, Bessèges, Saint-Ambroix et des vallées proches, coupant en deux les Cévennes gardoises : Alès/Anduze. À l'est, le charbon et cette tranche de pays noir, insolite sous la lumière méditerranéenne, avec les puits de mines, les cheminées, les crassiers et terrils, les agglomérations ouvrières et leurs « casernes » (les corons locaux) ; à l'ouest, la soyeuse Cévenne des mûriers et des filatures, témoin d'un autre âge industriel. Jean-Michel Gaillard, auteur d'une thèse sur la naissance de La Grand-Combe, trouve dans le puissant attrait de la sériciculture, alors à l'apogée, une raison notable aux retards et à la faiblesse des investissements locaux dans l'exploitation houillère. La soie manque au charbon : il faut faire appel à l'État et aux Rothschild, par l'intermédiaire du maréchal Soult, pour dégager les sommes nécessaires au percement du chemin de fer sans lequel le charbon cévenol perd tout intérêt. La saga industrielle et ferroviaire de la Compagnie des mines de La Grand-Combe et des chemins de fer du Gard (1836) commence : le chemin de fer alors le plus long de France (88 km de La Grand-Combe à Beaucaire) est construit de 1837 à 1840 par le polytechnicien et saint-simonien Paulin Talabot, qui fonde ensuite la compagnie du PLM. Le charbon cévenol voit s'ouvrir à lui les exportations marseillaises et méditerranéennes. De 30 000 t en 1830, la production de la Compagnie passe à 339 000 en 1847, une augmentation sans égale dans le Massif central ; elle s'élève à 900 000 t en 1913. La mise en exploitation de nouveaux sites (Saint-Martin-de-Valgagues en 1901, Les Oules et Saint-Florent-sur-Auzonnet en 1945) permet de prolonger pendant plusieurs dizaines d'années ces beaux résultats. En 1913, le bassin occupe un peu plus de 12 000 ouvriers (6 % du total des effectifs français), qui produisent deux millions de tonnes (5 % de la production nationale). Le charbon industrialise la région : 70 fours à coke à La Grand-Combe, 5 hauts fourneaux et des fonderies à Bessèges (atteint par le chemin de fer en 1857) et Tamaris (Compagnie des mines, forges et fonderies d'Alais), etc. La chimie moderne a son chef-lieu à Salindres, où la première élaboration industrielle mondiale de l'aluminium a lieu en 1860 et où est fondée, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la firme Pechiney<sup>[9]</sup>.

Alès prend un nouveau visage, particulièrement sur la rive droite du Gardon, au faubourg, industriel par excellence, de Rochebelle. Quant à La Grand-Combe, devenue une ville de 11 000 habitants en 1879, et commune en... 1846 seulement, c'est un bel exemple de ville-usine<sup>[10]</sup>, forgée de toutes pièces dans la châtaigneraie de la vallée du Gardon autour du chemin de fer et de la Compagnie. Au-delà des bâtiments industriels, cette dernière a tout construit, ou peu s'en faut : ce sont d'abord, de 1837 à 1848, les premiers logements des ouvriers, dans 18 groupes de « casernes », des habitations d'un étage, à bon marché, alignées les unes à côté des autres, et disséminées dans la vallée autour des gisements. Elles abritent 4 000 personnes dès 1848. Viennent ensuite les principaux bâtiments publics et culturels : mairie, écoles confiées aux Frères des écoles chrétiennes (1849), gendarmerie, hôpital, magasins aux vivres, alimentation en eau potable, ponts suspendus entre les deux rives du Gardon, etc. Neuf églises et deux temples sont également construits par les compagnies entre 1852 et 1894 ; l'église de Tamaris (1858) est tout en briques, sauf les éléments architectoniques et les encadrements, afin d'incarner la modernité industrielle ; celle de La Grand-Combe (1864) est dotée d'une charpente métallique. On saisit l'ampleur de la mainmise sur la vie quotidienne des mineurs, locataires (725 logements pour 4 000 ouvriers, avec 410 jardins), clients et obligés de la Compagnie autant que ses salariés. Bel exemple de paternalisme d'inspiration catholique, destiné à briser dans l'œuf toute revendication, en enserrant le mineur dans un ensemble de dépendances, mais qui a aussi un aspect positif, avec la mise en place d'une politique sociale très en avance sur la législation : des économats sont mis en place à partir de 1840, des Caisses de prévoyance en 1845 (dès 1843 à Bessèges, qui promeut des livrets d'épargne en 1852), des colonies de vacances en 1907 et l'attribution d'allocations familiales en 1911. En 1958, après une dernière vague de constructions, les Houillères du bassin des Cévennes disposaient de 6 700 logements, abritant 40 % de leur personnel actif.

La politique de recrutement suivie par les compagnies est également notable : elles ont fait appel aux prêtres de la montagne catholique (Lozère et Ardèche), qui ont accompagné (voire recruté) une main-d'œuvre apportant le respect des autorités cléricales et sociales. À La Grand-Combe, en 1876, les Cévenols sont au nombre de 849, contre plus de 2 500 originaires d'Ardèche, de Lozère et du reste du Massif central, descendus pour beaucoup par la vieille voie Régordane où passe désormais le chemin de fer. En 1912, sept des dix cantons ardéchois (Coucouron, Montpezat...) et lozériens (Langogne) qui fournissent le plus de main-d'œuvre sont exclusivement catholiques<sup>[11]</sup>. Les protestants cévenols, volontiers paysans-ouvriers sur le modèle établi pour Carmaux par Rolande Trempé, n'ont pas massivement gagné le bassin houiller. La main-d'œuvre étrangère a compensé cette relative indifférence : Piémontais et Belges arrivés dès 1840 et 1847, Espagnols et Polonais, puis Tchèques, surtout nombreux au lendemain de la Première Guerre mondiale. En 1939, les immigrés européens forment près de 19 % de l'effectif total à La Grand-Combe, près de 40 % des seuls mineurs. Les colonies étrangères sont systématiquement

regroupées par quartiers, y compris au travail, et enserrées dans des associations culturelles et sportives ; les Polonais ont instituteurs, aumôniers, commerçants, associations, de leur nationalité.

Ces faits expliquent peut-être la longue résistance d'un vote à droite en zone prolétarienne : le vicomte de Ramel, monarchiste, actionnaire important de la Compagnie de La Grand-Combe, est élu sans discontinuer de 1889 à 1910. Il est vrai qu'il est de plus en plus minoritaire au cœur du bassin houiller, et que la Compagnie doit user de multiples pressions (argent, surveillance, encadrement des mineurs le jour du vote...), avant qu'il ne soit battu par un socialiste en 1914 ; un autre socialiste avait conquis en 1896 la circonscription sud d'Alès. Le communisme conquiert ensuite un bassin devenu noir et rouge pour quelques décennies de fiévreuse agitation industrielle et politique. La Cévenne du charbon a connu les grèves, dont celle d'avril-mai 1906, pour le respect des huit heures, qui a vu la troupe occuper le carreau, et les catastrophes : 101 mineurs noyés en octobre 1861 lors de la crue soudaine d'un ruisseau au puits de Lalle, à Bessèges (Hector Malot en a tiré un chapitre de *Sans famille*, paru en 1878). Au total, quelque 1 500 mineurs ont trouvé la mort au travail. Le pays a connu enfin cette culture populaire, entre Sainte-Barbe, militantisme, croisement d'immigrations, virées de la jeunesse ouvrière aux fêtes des hameaux de la montagne : on retrouve cette culture dans la trilogie du romancier Jean-Pierre Chabrol, *Les Rebelles*, *La Gueuse*, *L'Embellie* (1965-1968). Aucune solution de continuité, du reste, entre deux communismes, celui de la mine et celui de la Cévenne rurale, qui n'était évidemment ni du marxisme ni du collectivisme soviétisant, mais la seule manière pour beaucoup de ces paysans de n'avoir personne à gauche de leur République.

## NOTES

- [1] D. Travier, « La soie dans la vie traditionnelle de la Cévenne », *Actes du V<sup>e</sup> colloque sur le patrimoine industriel*, Alès, 1984, p. 12-25.
- [2] P. et Y. Villaret, *Quatre Siècles avec une famille cévenole*, Alès, 1987.
- [3] Les spécialistes de l'architecture rurale pensent aussi que les « fialages » (ou filages), ces terrasses couvertes, à l'étage, dont les arcades ornent les mas gardois et ardéchois, sont directement liés à la sériciculture : elles abritaient le dévidage des cocons, qui devait être fait en plein air (H. Ozil, *Magnaneries et vers à soie. La sériciculture en pays vivarois et cévenol*, La Villedieu, 1986).
- [4] F. Clavairolle, « L'éducation des vers à soie : savoirs, représentations, techniques », *L'Homme*, n° 129, 1993, p. 121-145 ; F. Clavairolle, M.-H. Piault (dir.), *Actes du II<sup>e</sup> colloque sur les itinéraires culturels européens de la soie*, L'Harmattan, 1992.
- [5] *La Production de la soie dans les Cévennes*, thèse en droit, Montpellier, 1903.
- [6] Un aperçu dans J.-C. Chamboredon, « Des Cévennes à Cadix : l'insertion des Fornier dans les milieux d'affaires européens aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Causses et Cévennes*, n° 4, 1992, p. 248-251.

- [7] *Au fil de la soie. Architectures d'une industrie en Cévennes : Gard, Lozère, Hérault*, Montpellier, ACPLR, 1991 ; K. Isselmane, S. Montzimir, J.-P. Priam, *Architectures industrielles en Gévaudan et Cévennes*, t. II : *Les Cévennes*, École d'architecture de Clermont-Ferrand, 1993.
- [8] *Histoire naturelle de la province de Languedoc, partie minéralogique et géoponique*, 1776.
- [9] R. Aubaret et alii, *Histoire industrielle de l'arrondissement d'Alès*, Alès, CCI, 1983.
- [10] J.-M. Gaillard, *Un exemple français de ville-usine. La Grand-Combe et sa « Compagnie des mines »*, thèse, Paris, 1974.
- [11] F. Sugier, « La Première Guerre mondiale et le déclin du contrôle social dans les mines du Gard (1914-1922) », *Annales du Midi*, avril-juin 1991, p. 215-230.

# PLAN

---

## I. – L'économie cévenole traditionnelle : l'arbre à pain

## II. – Des mûriers aux filatures : itinéraires de soie

1. L'éducation des vers à soie.
2. Le temps des filatures.

## III. – L'autre aventure industrielle : le charbon

# AUTEUR

---

**Patrick Cabanel**

Mis en ligne sur Cairn.info le 31/08/2016

Pour citer cet article

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France © Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Cairn.info | laurent Bisault